

Vol. III

Québec, Juillet 1922

No 3

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



Organe de la
Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

PRIX : 20 SOUS



Les belles dents sont l'orgueil de toute femme qui a le souci de sa beauté.

INSTITUT DENTAIRE

MASSON, Limitée

Dr A. LANDRY, administrateur

111, rue ST-JOSEPH

Tel. 5750

Ouvert tous les soirs.

“Le cœur mène.....”.

Téléphone 5617

Quai: 203 du Pont

Tel.: 4961

CHARBON - SABLE

Nous pouvons toujours vous fournir les meilleurs prix du marché considérant la qualité et le service.

J.-L. LACHANCE, Limitée

99, RUE DALHOUSIE,

-

-

Québec

“Qui prend.....”.

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Adresse : LE TERROIR, Enrg. — Case postale 365 — Québec

Abonnement payable d'avance : \$2.00 par année

Vol. III, No 3.

Québec

JUILLET 1922

SOMMAIRE

	Page		Page
Poésie, L.-J. Doucet.....	99	Bibliographie.....	142
Le Parler de chez nous, conférence, Jos. Dumais.....	100	Service de Librairie du <i>Terroir</i>	144
Le vieux cheval, conte, Damase Potvin.....	114		
Aubes et Réveils, Ernest Chouinard.....	122	GRAVURES	
Causerie littéraire, Justin.....	126	—Vive la pêche.....	98
Revue des Lectures, Damase Potvin.....	130	—M. Jos. Dumais.....	100
Coin des musiciens, Léo Roy.....	139	—Pour le Yachting.....	121
		—Dans nos Laurentides.....	138

LE TERROIR D'AOUT

Nous continuerons la publication, dans le prochain numéro, de la conférence de M. Joseph Dumais, sur "Le parler de chez nous". Tout le monde trouvera profit à lire cette causerie, mais en particulier les instituteurs et les institutrices, afin d'en faire bénéficier leurs élèves.

Un conte du terroir fera suite à ceux que nous avons déjà publiés. Ceux qui sont de chez nous par l'esprit et le cœur doivent apprécier ces productions qui reflètent bien notre vie et nos mœurs. C'est de l'étoffe du pays. Une nouvelle causerie littéraire, par Justin et une couple de croquis d'Ernest Chouinard, suivis de notes bibliographiques et de réflexions sur les lectures du mois, compléteront ce numéro d'août du *Terroir*.

NOTRE CONCOURS

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur notre concours. Voyez la deuxième page d'annonces. Il y a de beaux volumes à gagner. Aux intelligents lecteurs de notre revue nous ne voulons pas donner à compter le nombre de graines de citrouilles dans un bocal ou autre problème aussi niais. Compléter quelques proverbes populaires nous a semblé plus convenable, tout en parcourant les annonces des meilleurs marchands de Québec, la crème à la glace de nos industriels et de nos financiers : le *Terroir* n'annonce que de bonnes choses de chez nous.

VIVE LA PÊCHE !



Ce n'est pas toujours dans l'onde dormante des remous tranquilles de nos rivières que se capturent les belles pièces de la gent écaillée; que de douces émotions le 'mouchage' procure dans les rapides, parmi les rocailles! . . .

JE PORTE DANS MON COEUR...

SONNET

*Je porte dans mon cœur l'éternelle romance
Que jamais, je le sais, je ne terminerai;
Mais mon âme s'y loge, et je la chanterai
Tant que ma voix saura surprendre le silence.*

*Et mon être souvent tressaille au souffle immense
Qui fait les grands réveils et le songe doré;
Un frisson d'espérance enfin a consacré
En moi les rêves fous et même ma souffrance...*

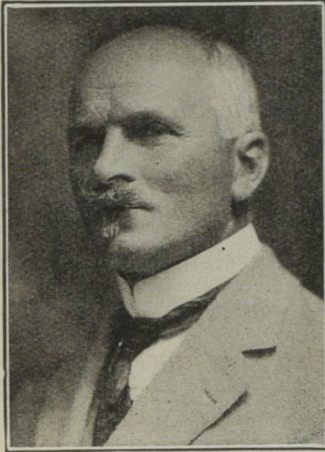
*Quand l'ombre de la nuit solemnise les eaux,
Quand la brise murmure à travers les roseaux,
Sous le scintillement des clous d'or de la nue,*

*Sur le sable mouvant, image des destins,
Je viens mêler l'accent de ma pauvre âme nue,
Implorant le mystère aux horizons lointains.*

Louis-Joseph DOUCET.

LE PARLER DE CHEZ NOUS

Conférence faite par M. Joseph Dumais, professeur de diction et homme de lettres, membre de la Société des Auteurs canadiens et de la Société des Arts, Sciences et Lettres,—conférence faite devant cette dernière société, à l'Hôtel de Ville, le 13 octobre 1921.



M. JOSEPH DUMAIS

Au début de cette causerie toute simple, sans aucune prétention littéraire, voulez-vous me permettre de vous dire comment je fus amené à m'occuper de la correction de notre "parlure", pour citer un vieux mot ?

Il y a de cela vingt-quatre ans, après un séjour de plusieurs années au pays de l'Oncle Sam, je revenais chez nous sans avoir fait fortune ! Ayant habité longtemps des endroits où le français était à peu près inconnu, je m'étais familiarisé assez rapidement avec l'idiome du pays. Je parlais l'anglais facilement

et même joliment, me disait-on. J'en étais très fier.

N'entendant presque jamais ma langue maternelle, l'écrivant peu, lisant rarement un livre ou un journal français, avec le temps, j'avais fini par penser et même — ce qui est plus grave — par rêver en anglais ! Bref ! quand j'arrivai à Montréal où ma mère et mes sœurs étaient venues demeurer, malgré la joie de se retrouver ensemble après plusieurs années de séparation, je m'aperçus bientôt que mon langage faisait sur les membres de ma famille une impression plutôt

désagréable! Je cassais littéralement "l'Canayen", comme disent nos compatriotes de la Nouvelle-Angleterre. J'avais un accent anglais si prononcé que ma bonne mère surtout, si française de cœur, en était suffoquée! . . . En ce temps-là, ceux des nôtres qui revenaient au pays, après un séjour plus ou moins long aux Etats-Unis, étaient l'objet de maints quolibets, de remarques sarcastiques de la part de leurs parents et de leurs amis restés au foyer. J'en eus ma bonne part moi aussi! J'y étais singulièrement sensible! . . . J'avais beau dire que je ne faisais pas exprès pour m'exprimer de la sorte, mais que mon langage se ressentait tout naturellement du séjour prolongé que j'avais fait dans un pays de langue anglaise, rien n'y faisait, on ne me croyait pas!

Fort heureusement pour moi, peu de temps après mon arrivée, la Société S.-Jean-Baptiste de Montréal fondait des Cours publics d'élocution au Monument National.

Ces cours, commencés en octobre 1898, furent donnés par un Français de mérite: M. Victor Delahaye. J'assistai à l'ouverture des cours et je ne fus pas le dernier à m'inscrire comme élève. Nous étions nombreux, mais je crois que la curiosité, plutôt que le désir d'apprendre quelque chose, attirait le plus grand nombre. J'avais 28 ans. Cependant, je n'étais pas le plus jeune élève, mais j'étais probablement un de ceux qui écorchaient le plus la langue française. Le doyen des élèves était un modeste ouvrier âgé de 57 ans, l'un des plus assidus à suivre les cours et l'un des plus acharnés au travail; il était l'heureux possesseur d'un nom illustre: il se nommait: de Maisonneuve. Il se disait issu de la famille du fondateur de Ville-Marie et descendant direct de Paul de Chomedey! . . . Je fis la connaissance de ce vieux brave si désireux de s'instruire. Un bon soir, après le cours, nous causions tout en marchant, des premiers temps de la colonie. Quand il en vint à me parler de sa parenté avec son premier gouverneur, j'eus quelque difficulté à le persuader de l'impossibilité d'une descendance directe puisque,

lui affirmais-je, celui dont vous admirez souvent le monument en traversant la Place d'Armes, était encore célibataire quand il mourut!...

Dès les premières leçons du professeur Delahaye, je compris l'importance énorme de cet enseignement pour la diffusion du bon langage. Je ne m'étais jamais douté de la beauté du parler de France. Comme bien d'autres compatriotes, je m'étais toujours moqué de l'accent particulier des Français et du grasseyement si commun parmi eux. Mais là, je comprenais. Ce fut toute une révélation! Sur les lèvres de ce vieux Monsieur si digne, si aimable, si poli, les mots avaient une saveur exquise. Quelle musique! J'aurais pu rester là des heures à l'écouter. J'étais sous le charme, subjugué, conquis et disposé à prêter à cette langue merveilleuse, un éternel serment d'allégeance. Alors, dans mon âme redevenue française, je fis ce serment et, Mesdames et Messieurs, ce n'est pas sans un sentiment de légitime fierté que je puis affirmer ici, que toujours et partout, depuis cette date déjà lointaine, je suis resté fidèle à la plus noble des Souveraines: Son Altesse Sérénissime la Langue Française!...

Plus je me sentais pénétré de la beauté de l'idiome maternel et plus je sentais grandir en moi le désir de consacrer ma vie à la faire respecter et aimer. Ce rêve de ma première année d'étude, je l'ai réalisé.

En 1901, j'entreprenais une tournée de conférences à travers la Province. Je visitai un bon nombre de nos principaux collèges et couvents. Je reçus partout un accueil sympathique. Ceci m'engagea à poursuivre mes études. Pourtant, il me manquait quelque chose, je le sentais bien: l'originalité. Je répétais, tel un perroquet bien stylé, les leçons reçues de mes professeurs et les pièces qu'ils m'avaient enseignées. Cependant, cela ne me satisfaisait pas complètement, car je voulais être moi-même et non pas le pastiche d'un tel, fût-il remarquable en tout point, mais

comment y arriver ? Après avoir réfléchi longtemps, j'en vins à la conclusion que, seul, un séjour à Paris pouvait me donner ce qui me manquait. Je résolus donc d'accomplir sans délai cet autre rêve de ma vie : aller à Paris y poursuivre mes études.

Tout d'abord, le projet semblait presque irréalisable ! Mes conférences me rapportaient si peu ! Souvent, j'étais payé avec des prières, les propriétaires d'hôtels ne voulaient pas accepter cette monnaie en paiement de ma pension ; je n'avais pas d'économies. J'étais un peu embarrassé ! Un ami me suggéra d'aller faire des conférences dans la Nouvelle-Angleterre ! L'idée me parut bonne. Je m'y rendis en avril 1903. J'y séjournai deux mois. Je revins à Montréal pas beaucoup plus riche qu'au départ, mais plus décidé que jamais à faire le voyage projeté. J'avais économisé \$100.00. Il m'en fallait au moins trois cents pour payer mon passage et rester trois mois là-bas. Je sollicitai de l'aide. Besogne bien peu agréable que de passer le chapeau pour soi-même, mais je n'avais pas d'autres moyens rapides et honnêtes à ma disposition ! J'obtins de cette façon une centaine de piastres en argent, deux ou trois cents piastres promises mais jamais données, puis quelques mercuriales de certains vieux bonzes, indignés de me voir sacrifier, mon avenir à la poursuite d'une chimère, ce qui, d'ailleurs me fit autant d'effet qu'un cautère sur une jambe de bois. Je vendis une machine à écrire que j'avais, j'achetai un billet de seconde et je m'enbarquai. J'étais riche de deux cents et quelques piastres mais surtout riche en espérances.

Dès mon arrivée dans la Ville Lumière, je me sentis chez moi. Paris m'avait conquis.

Le lendemain, je me mis au travail. Mes faibles ressources ne me permettaient pas un séjour bien long. Je n'avais pas de temps à perdre et je n'en perdis guère.

Il faut croire que la Providence veillait sur le pauvre hère que j'étais. Elle se présenta dans la personne de deux compatriotes, deux amis généreux : M. Hector Fabre, Haut Commissaire canadien à Paris et le docteur Georges Dupont, de Montréal, alors chef de clinique chez le fameux chirurgien que fut le docteur Doyen. Je dus à ces deux aimables bienfaiteurs de pouvoir accomplir beaucoup plus de travail que je n'avais espéré faire et de prolonger mon séjour bien au delà de mes plus folles espérances.

M. Fabre, de sympathique mémoire, me présenta à l'un de ses bons amis : M. Jules Claretie, homme de lettres, administrateur de la Comédie Française. Ce haut et distingué personnage me prit sous sa protection, me recommanda chaleureusement à l'un des plus éminents professeurs du Conservatoire : Laugier, l'un des grands artistes du Théâtre Français. J'eus l'insigne honneur de l'avoir pour professeur pendant toute la durée de mon séjour à Paris. Grâce à M. Claretie, dont la bonté était inépuisable et qui voulait m'aider dans mes études, j'eus aussi l'avantage d'assister, trois fois par semaine—sans bourse délier—aux meilleures représentations données dans le premier théâtre de France. J'entendis une bonne partie du répertoire classique pendant les six mois que dura ce premier séjour. Vous citerais-je les noms des principaux auteurs dont les œuvres ne lassent jamais le public lettré là-bas ? Sophocle, Corneille, Racine, Molière, Régnard, Beaumarchais, Marivaux, etc. Que de chefs-d'œuvre n'ai-je pas vu jouer sur cette scène merveilleuse où les décors sont d'une somptuosité sans pareille et quels interprètes n'avais-je pas sous les yeux ! Toutes les gloires de la Maison de Molière, Mounet-Sully, Coquelin-Cadet, Sylvain, Leloir, Laugier, de Féraudy, Paul Mounet, Leitner, Labargy, Truffier, Dehelly, Bert, etc. Puis du côté des femmes : Madame Bartet, la belle Piérat, Kohl, Sorel, Després, Delvair, Garrick et combien d'autres, brillantes étoiles de la scène française dont

plusieurs sont aujourd'hui disparues. Placé comme le voulait mon bienfaiteur, toujours dans l'un des premiers fauteuils, tout près de la scène afin de ne rien perdre de l'expressive mimique des artistes, je les dévorais des yeux et je les écoutais de mes deux oreilles! Je ne voudrais pas vous paraître trop présomptueux, mais il me semble que j'ai dû profiter dans une certaine mesure de tant d'admirables leçons.

Mon bon ami Dupont, lui, afin de me mettre en mesure de jouir et de profiter plus longtemps de toutes ces bonnes et belles choses, m'héberga gratuitement dans son petit appartement de la rue de Rome. Et quand, n'ayant plus le sou, pas même l'argent nécessaire au retour, je lui fis part de l'embarras dans lequel je me trouvais, sans hésiter un instant, il m'ouvrit sa bourse et me prêta, le plus aimablement du monde, l'indispensable somme dont j'avais besoin pour revenir au pays.

Si mes soirées étaient utilement remplies, mes journées ne l'étaient pas moins. Je suivais, en juillet et en août, les cours si intéressants et si instructifs de l'Alliance Française dont l'immeuble était alors en plein quartier latin: Place S.-Germain-des-Prés. C'est là tout d'abord que j'eus l'honneur de rencontrer et de connaître le célèbre abbé Rousselot, la meilleure autorité reconnue en fait de prononciation française. Cet abbé, le plus grand phonéticien de France et du monde entier, modeste autant que savant, était alors et est peut-être encore, professeur à l'Institut Catholique de Paris et directeur du Laboratoire de Phonétique Expérimentale au Collège de France. C'est donc en suivant ces cours et ceux de son neveu: Fauste-Laclotte, d'abord à l'Alliance Française, ensuite au Laboratoire et à l'Institut Catholique, puis chez lui, rue des Fossés Saint-Jacques, que je compris la nécessité de la phonétique pour corriger la plupart des défauts de prononciation.

Revenu au pays, j'employai mes loisirs à préparer une

méthode empruntée à celle de mon illustre maître, mais plus en rapport avec nos besoins, méthode simplifiée, à la portée de tous ceux qui veulent corriger ce qu'il y a de rude et de désagréable dans leur parler. Ces études et ces travaux, Mesdames et Messieurs, ont sans doute contribué à donner à mon enseignement ainsi qu'à ma manière de dire, sinon la perfection, du moins l'originalité que je cherchais.

Je ne vous en dirai pas plus long sur mes débuts. Ce que vous en savez maintenant vous démontre que pour le parler comme pour toutes choses réalisables, avec de la volonté et de la persévérance, on peut atteindre le but visé.

De nos jours, le nombre de nos compatriotes qui vont étudier en France est beaucoup plus grand qu'il y a vingt ans. La plupart d'entre eux sont bien pourvus de l'indispensable "nerf de la guerre". Ils ne sont pas obligés de compter leurs gros sous comme je fus forcé de le faire lors de mon premier voyage de l'autre côté de l'eau. En raison de l'intérêt croissant que l'on nous porte en France, notre jeunesse jouit de multiples avantages que peu de Canadiens avaient autrefois. J'espère qu'elle saura en profiter et continuera de cultiver, de retour ici, ce qu'elle aura puisé, non seulement à la source des sciences et des arts, mais aussi à celle des bonnes manières et du bon langage.

Grâce à la générosité de notre Gouvernement provincial pour nos artistes en herbe et nos littérateurs en fleurs, peut-être que bientôt nos professeurs, désireux de se spécialiser dans l'enseignement de la phonétique et de la diction, pourront obtenir—après concours—des bourses qui leur permettront d'aller compléter leurs études à Paris. Qui sait ? Peut-être auront-ils la bonne fortune de les terminer Faubourg Poissonnière, dans cette grande institution encore fermée aux étrangers, sur la façade de laquelle on voit ces mots : CONSERVATOIRE DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION.

J'arrive maintenant au sujet singulièrement épineux, étant donné l'excessive sensibilité de notre épiderme, qui

fait le titre de cet entretien. "LE PARLER DE CHEZ NOUS". Suis-je bien qualifié pour traiter cette question délicate? Peut-être pas sous toutes ses faces, mais en ce qui concerne la prononciation, je crois m'y connaître et je me suis renseigné de mon mieux.

Ayant beaucoup voyagé dans le Québec, au cours des vingt dernières années, du nord au sud et de l'est à l'ouest, j'ai observé, écouté avec attention et noté avec soin la prononciation de nos compatriotes, dans tous les milieux et dans toutes les classes sociales. Sans doute, ma connaissance des nuances dans notre parler n'approche point celle que mon illustre maître, M. l'abbé Rousselot, possédait des parlers de France, car, en écoutant des provinciaux, il se faisait fort de dire d'où venait chaque individu: "Celui-ci vient de Toulouse, celui-là de Calais, cet autre de La Rochelle" et ainsi de suite. Cependant, j'ai bien constaté que chez nous la prononciation était meilleure dans certaines régions que dans d'autres. J'ai remarqué aussi que maints défauts, d'usage courant dans le peuple de certaines régions, persistent également dans le parler de la classe instruite. Par exemple, j'ai connu des avocats, des médecins, des notaires, des prêtres, voire même des professeurs, originaires de la Beauce, de Nicolet, de Rouville, de Montcalm ou du Lac-S.-Jean, dont le langage, assez châtié par ailleurs, contenait des perles comme celles-ci: "J'ai raremint vu " in p'tit harçon malav'nint comme Zéphiran San Laurint! . . . " Grèye-toé pou l'méchint tin, y vinte fort à c'matan, etc."

On reconnaîtra peut-être un Sorelois, à sa prononciation d'un E fermé au lieu d'un E ouvert, dans certains mots, exemples: "la tête, la fête, la bête, le mètre, l'évêque, " etc."

Dans le comté de Charlevoix, on a le culte des voyelles longues. "Vas viite, t'es ben fine, l'île aux Cououdres, " malc'môde, y fait beau c'est terriibe, pas?"

Le Montréalais se moque du Québécois dont le grasseyement l'amuse. Ce dernier se moque assez souvent de la prononciation incorrecte de l'E ouvert: "França, Angla, "progra, parfa, sucça, du la, c'est vra., etc.", beaucoup plus commune dans la Métropole et dans le district de Montréal que dans la Vieille Capitale et les comtés de l'est de la Province.

Dans tous les pays, certaines prononciations vicieuses, usitées dans les classes populaires, restent ou s'infiltrant dans le parler des gens instruits. Généralement, les gens de goût s'efforcent de les faire disparaître avec plus ou moins de succès, selon leur formation et leur entourage.

Nos voisins de la Nouvelle-Angleterre, les Yankees, ont un parler très nasillard. Si le fermier du New-Hampshire ou du Vermont, invitant son garçon de ferme à se lever pour aller traire les vaches, lui parle à peu près comme ceci: "Well, my boy, I reckon t's about time fo you to git "up so as to milch the cows" (1), l'homme d'affaires (ou l'intellectuel) de Boston, de Lowell ou de Worcester, parle du nez tout autant que le premier. Mais, gardons-nous bien de reprocher trop ouvertement ce vilain défaut aux Yankees! Ce reproche pourrait nous retomber sur le nez, car nous aussi nous nasillons! Cette détestable habitude nous viendrait-elle des Etats-Unis, comme tant d'autres plus laides encore?

En Angleterre, à Londres, notamment, on ne comprend pas toujours du premier coup les gens qui nous parlent avec cet accent particulier que l'on nomme "cockney". En juin 1903, je me rendais de Londres à New Haven pour prendre le bateau de Dieppe. Le train arrête à une station nommée "Croydon Junction". Je mets la tête à la portière du wagon et je cause avec un homme d'équipe qui stationnait près de la voie. Je voyais un individu bien mis, redingote grise, huit reflets sur le chef, ganté, faire des signaux de la main et donner des ordres. Je me disais: "Ce doit être

(1) Prononciation intraduisible par la graphie des mots.

“un des hauts fonctionnaires du London and South Coast “ Ry.” Je demandai à l’employé: “Can you tell me if the “ gentleman over there is the Superintendent of this road?”. Il répondit: “Whot Sah? the mon wid the oy at and the laong “ caout? E his the staetion mastah, Sah!”. Je le fis répéter car je n’avais pas bien compris, mais ce n’est vraiment qu’après le départ du train que je pus reconstituer la phrase telle qu’elle m’avait été dite”. “What, Sir? the man with “ the high hat and the long coat? He is the station master, “ Sir”!—Cet individu était un homme du peuple, mais il y a bien des Anglais instruits dont la prononciation ne vaut pas mieux. En revenant d’Europe en 1906, à bord de l’Empress of Ireland, qui git au fond de l’eau près de la Pointe-au-Père, j’organise un concert avec le concours de quelques-uns de mes compagnons et de mes compagnes de voyage. Un jeune professeur de Southampton—Soutemtonne, comme disent les Français—me fait dire qu’il donnera une “récitation”, déclamation. Je vais le trouver et je lui dis: “What is the title of your recitation?” please—“Duke Leopold’s town” répond-il. J’écris le titre sous ses yeux et j’épelle le dernier mot: t-o-w-n, mais il me dit: “Aoh! naoh! not that! I said: “Duke Leopold’s town!”—“Well, said I, will you kindly write the title yourself?” A mon grand amusement, il écrivit: S-T-O-N-E! stone qu’il prononçait: “staoune”! De là mon erreur. Les Anglais qui se piquent de bien parler se moquent de cette prononciation. Nos Canadiens de langue anglaise traitent de “blooming blokes” leurs cousins d’outre-mer qui parlent de cette façon.

En France, le même état de chose existe partout. Les méridionaux instruits ne conservent-ils pas, même après un long séjour et des études à Paris ou dans une ville du centre, le pittoresque “assent un peu chann’tant” de leurs provinces ensoleillées? Les habitants des Provinces reconquises: l’Alsace et la Lorraine, garderont encore

longtemps sinon toujours, l'accent particulier aux Boches qui parlent notre langue. Lors de mon premier séjour en France, j'avais connu, chez le docteur Doyen, un Alsacien nommé Marinier. Il habitait Paris depuis longtemps, et chose assez remarquable, il n'avait que très peu l'accent de sa province. Sa famille habitait encore l'Alsace. Un bon jour, une de ses sœurs vint lui rendre visite. Un samedi après-midi, je me baladais dans le jardin du Luxembourg. Soudain, en débouchant d'une allée, je rencontre le frère et la sœur en compagnie de mon ami Dupont. Après quelques mots, nous nous séparons et la jeune fille, s'adressant à mon ami, qui prenait congé d'eux lui dit cette phrase typique qui m'est restée gravée dans la mémoire: "Nouss' allons bromeuner timanche, deu fien afec?..." Avez-vous compris? Pas tous, j'en suis convaincu! "Nous " allons promener dimanche, tu viens avec?" Rien de déroutant comme ce déplacement de l'accent tonique et la transposition des consonnes p et b, f et v, t et d. Mais si ce parler est difficile à comprendre pour nous, y a-t-il lieu d'être surpris lorsque des étrangers: Français, Belges, Suisses ou Américains ayant étudié la langue française ailleurs que dans le Québec, ne comprennent pas du premier coup, en arrivant dans notre beau pays, des phrases académiques comme celle-ci: "Eye, tit gas, ton pé est y écite? " Si yé, va on l'cri. Ch't'affé à lui. J'voudra ti vienne " m-aider à mette é chassis doubes. Les nuittes sont " fraîches que l'yâbe ast'heure, pis ma vieille est fréduleuse " à plein. On commence l'barda d'automne là, pis on veut " s'amancher pou point pâtir!..." Je vous entends dire: "Mais vous savez bien que nos gens instruits ne parlent " pas comme cela? Pas tous, non, Dieu merci, et pas au " salon quand il y a des étrangers, mais voyons, là, entre " nous, n'est-ce pas, chez un très grand nombre, le langage " de la salle à manger et de la cuisine, c'est-à-dire le parler " sans cérémonies de l'intimité?"

Que nous ayons un parler populaire comme les Américains ont leur "slang", les Anglais de Londres le "cockney", les Ecossais le "broad Scotch", les Irlandais leur "brogue", les Parisiens des quartiers ouvriers "l'argot", et les Français de tous les départements, des patois variés, sans compter une bonne demi-douzaine de dialectes, il n'y a là rien de surprenant, c'est tout à fait rationnel. Ce qui est extraordinaire, par exemple, c'est de rencontrer des compatriotes instruits, parlant comme des paysans, niant énergiquement l'existence d'un parler populaire et se fâchant tout rouge à la seule mention du mot "patois". J'en connais, Mesdames et Messieurs. Mais ce mot "patois" que l'on exècre lorsque des étrangers mal avisés ont le toupet de l'appliquer à notre parler de tous les jours, est-ce donc un terme de mépris ? Il n'a rien d'insultant, en France ! Si nous ouvrons le Dictionnaire encyclopédique de Larousse, voici ce que nous trouvons aux mots "langue, dialecte et patois". "Une "langue, dit Larousse, est l'ensemble des mots dont un "peuple fait usage. Le dialecte, est une variété dans la "langue principale et cette variété consiste soit à prononcer "les mots d'une façon particulière, soit à leur donner des "terminaisons un peu différentes que celles qu'admet la "langue-mère, sans altérer les lois générales et le caractère "propre de celle-ci. Le patois est proprement la manière "dont s'expriment les paysans ou au moins les gens peu "lettrés d'une province. On donne généralement le nom "de patois, à tout dialecte qui ne possède pas (ou ne possède "plus) de littérature écrite. Pris familièrement : façon particulière de s'exprimer, de s'énoncer et surtout langage "incorrect."

Que faut-il en conclure ? Que Larousse est un farceur et que nous parlons tous comme des Académiciens ? . . .

Presque tous nos compatriotes soucieux de parler correctement, admettent que notre parler n'a pas autant de douceur, de souplesse, de couleur, d'expression et de préci-

sion que celui des Français instruits. C'est vrai. Pourquoi cette différence ? Parce que nos voyelles sont trop gutturales, qu'elles sont souvent énoncées incorrectement, que notre articulation est sans vigueur, trop molle. Et puis, que de mots tronqués ! Que de syllabes muettes complètement supprimées dans les mots à désinence féminine ! Ensuite, que notre vocabulaire est pauvre ! Nous employons souvent, au petit bonheur, des mots dont nous ne connaissons pas l'exacte signification. Henri Roulland nous l'a clairement démontré dans son ouvrage intitulé : "La Rectification du Vocabulaire". Enfin, notre langage fourmille d'anglicismes. Voilà les principaux obstacles qu'il nous faut surmonter pour nous mesurer, à armes égales, avec nos cousins instruits de Paris surtout, car vous n'ignorez pas que le parler de France, qui donne le ton au monde civilisé, à cause de sa pureté, de sa sonorité et de sa clarté, c'est celui de la bourgeoisie parisienne. L'aristocratie et la haute finance sont d'humeur vagabonde, par conséquent, elles subissent plus fortement que la paisible bourgeoisie les influences étrangères. C'est donc dans la classe moyenne de la société parisienne, fidèle gardienne des bonnes traditions, que le langage se conserve et s'épure. C'est la bourgeoisie qui, avant que l'Académie leur donne droit de vie, adopte les expressions nouvelles, francise les mots étrangers utiles au vocabulaire et donne au parler ce fini, ce poli, cet éclat si prisés partout. La bourgeoisie ignore les patois et ne subit pas l'influence de l'argot des Boulevards. Elle n'en trouve pas l'occasion. Il lui faudrait se mêler à la foule cosmopolite et grossière ! Elle s'en garde bien ! Elle préfère de beaucoup au tohu-bohu des grandes artères, le calme reposant de ses quartiers paisibles, de ses parcs ombreux. Puis, elle est réservée. Elle n'est pas prodigue de son amitié. Elle n'ouvre pas sa porte toute grande à tous les rastaquouères bien mis, aux goussets remplis d'or, désireux d'entrer en relation avec elle. Non, elle est prudente et sage. Ses

amis, elle les trouve dans son milieu, parmi les gens ayant les mêmes goûts, les mêmes coutumes et, naturellement, le même langage. Elle surveille aussi avec soin l'influence de l'office, c'est-à-dire des serviteurs, sur le parler des enfants. Oh! si nous avions le même souci de la correction en toutes choses! Peut-être arriverions-nous, avec le temps, à former ici une élite qui, à l'instar de la bourgeoisie parisienne, donnerait le bon ton aux parlants français d'Amérique. Mais, nous avons beaucoup à faire. Malheureusement, nous manquons d'énergie et nous avons peur de l'effort. Il faut avouer aussi que nous sommes assez satisfaits de nous-mêmes. Hélas! combien de nos gens haut placés, dont le parler, assez bon au point de vue grammatical, laisse beaucoup à désirer en ce qui concerne la prononciation. Il y en a qui ne s'en doutent même pas! On ne leur a peut-être jamais signalé leurs manquements aux règles qui régissent le bon parler, ou bien, ils n'ont attaché aucune importance aux bons avis de jadis. Rendus à un certain âge, s'ils ont conscience de leurs incorrections, ils ont encore moins peur du ridicule auquel ils s'exposent, surtout en voyageant à l'étranger, que de l'effort qu'il leur faudrait faire pour se réformer par l'étude. C'est humiliant, pensent-ils, de prendre des leçons à l'âge où l'on devrait plutôt être apte à en donner. Quelques-uns trouveront enfantin le travail qu'il faut faire pour apprendre à bien prononcer, ça manque de dignité.

(à suivre)



LES CONTES DU TERROIR

Le vieux cheval

Récit d'un
vieux colon
PAR
Damase Potvin

Le père François Dufour se tenait appuyé au chambranle de la porte basse de l'étable et fumait, à petits coups secs des lèvres, une âcre *verrine* dont il venait de bourrer son brûle-gueule de plâtre et qui répandait, dans un rayon de dix pieds alentour de lui, une odeur de feuilles de blé-d'Inde roussies. Le père François Dufour regardait sans voir, droit devant lui, sur la route. Il ne m'entendit pas m'approcher sur le sol durci mais feutré de fumier, de sorte qu'il sursauta quand, parvenu dans la zone de la *verrine*, je demandai, brusquement :

“Fait beau, hein, père Dufour ?”

Une énorme bouffée de son tabac vert, qui faillit m'asphyxier, s'échappa de sa bouche qu'il ouvrit pour répondre sans presque me regarder :

“Oui, mais on est pas loin sans pluie; l'air est *nordet*; r'gardez l'coq du clocher, là-bas”.

Dans le flou de l'horizon, on voyait pointer, comme au milieu de la route, qui filait droit devant nous, la flèche effilée du clocher du village d'Albanel; et le coq, effectivement, tournait le panache de sa large queue de bronze du côté du *nordet*...

C'était un beau matin de fin de juin. La fraîcheur nocturne était sensible encore et toute la campagne semblait un lac frais aux ondes bienfaisantes. Mais on sentait qu'il allait faire chaud durant la journée. La pureté d'un grand ciel pâle s'épandait sur toute l'étendue des champs jusqu'aux lointains à peine brumeux que masquaient brusquement des

coteaux. Tout était vert partout, vert foncé ou vert pâle, selon les semences qui sortaient. A quelques pieds devant nous, au bord de la route, la terre brune d'un champ de labour frais disparaissait presque sous le tapis vert pâle d'une herbe qui était de l'avoine en puissance, déjà longue d'un bon quart de pouce. Une clôture en perches de cèdre mettait brusquement fin, de notre côté, au domaine des avoines; et, à partir de la clôture jusqu'à nous, c'était la cour de l'étable où le fumier faisait, sur l'herbe qui s'obstinait à pointer quand même, des taches jaunes et brunes. Tout près de la clôture, une charrue gisait sur ses flancs et les rayons du soleil qui surgissait en arrière des bâtiments faisaient reluire son soc usé par le frottement de la terre; un jeune veau blanc marqué de roux s'amusait, pour l'instant, à ronger de ses jeunes dents l'un des mancherons de la charrue. Au milieu de la cour, une grosse poule jaune s'avancait vers nous avec méfiance, les yeux curieux et inquiets, voulant atteindre, sans accident, un tas de fumier sec tacheté de grains d'avoine. Avançant, pas à pas, avec de grandes précautions, la poule posait avec prudence sur le sol ses pattes un instant repliées. De temps en temps, elle frappait le sol d'un coup de bec brutal pour saisir un grain presque invisible...

Le jeune veau se mit à ronger avec tant de rage le mancheron que le père François fut pris d'inquiétude. Il se baissa, ramassa à ses pieds une motte de terre et la lança sur l'animal. En trois ou quatre bonds fous, celui-ci, la queue horizontale au dos, dévala et disparut derrière l'étable, tandis que la poule s'ensauvait aussi, butant à chaque pas, striant l'air de cris de gonds de porte mal graissée, ce qui fit grogner d'inquiétude une "portée" de petits cochons qui s'empiffraient, d'un autre côté de la cour, à la table maternelle...

Le père Dufour secoua sa pipe sur le rebord de la porte qu'il n'avait pas quittée, la fourra encore chaude dans

une poche de sa veste, et m'invita à visiter son domaine. C'était l'étable, la grange et leurs alentours qu'il entretenait avec un soin de mère. Il y passait tout son temps depuis plus d'un an. L'été, il rôdait sans cesse dans les cours, soignant les porcs, les veaux et les poules. L'hiver, il s'enfermait dans la tiédeur de l'étable et, le soir, il parlait à ses bêtes comme à des êtres humains, leur confiant les peines et les regrets que lui causait l'usure de son vieux corps qui s'affaiblissait avec l'âge. Les bonnes bêtes de l'étable semblaient comprendre leur vieux maître... L'une d'elles, souvent, tournait tristement la tête et lui répondait par un meuglement attendri qui remuait comme une plainte humaine... Et, dans cette atmosphère d'où s'échappaient de chaudes odeurs de litières et où l'on ne voyait que le mouvement rythmé des mâchoires qui rumaient et n'entendait que le bruit des chaînes aux anneaux luisants sur le bord des mangeoires, le père Dufour était heureux et son âme de vieux terrien goûtait des moments d'ivresse...

Nous traversâmes la *batterie* de la grange, entre les deux *tasseries* vides, pour le moment, de grain et de foin et que devaient remplacer, jusqu'au prochain engrangeage, des instruments aratoires et des voitures d'hiver tournées sens dessus dessous, les timons droits en l'air. Puis, après avoir traversé la bergerie déserte, et d'où s'échappait une odeur acre de fumier moisi, nous allâmes en arrière des bâtiments.

Dans un petit enclos séparant ces derniers d'une prairie qui s'étendait jusqu'au milieu de la terre, dont le trécarré de bois vert, au loin, marquait la fin, j'aperçus comme le fantôme d'un cheval. L'apparition se tenait debout, dans un coin de l'enclos; on eut dit une brassée de fagots placée sur quatre piquets.

"Il vit?"... demandai-je au père Dufour, en guise de plaisanterie.

—"Oui, mais j crois qu'il n'en a pas pour longtemps, l'pauv' vieux Blond..."

Et, comme je lui faisais remarquer qu'il ferait acte humain en mettant fin lui-même aux jours de cette pauvre bête, le père Dufour s'arrêta soudain et me regardant fixement dans les yeux;

"Tuer Blond?... Ah! mon jeune ami, vous savez pas c'que vous dites-là... Tuer Blond!..."

Et le vieux s'approcha du squelette équestre; il arracha, au passage, une touffe d'herbe qu'il lui tendit; il lui caressa amoureusement les quelques longs et rudes poils qui restaient encore de la crinière, puis murmura, ému:

"Non, non, tu mourras d'ta bel'mort, mon pauv'vieux Blond... Tu souffres pas, hein, ici?... Tu sais comme j'ai ben soin d'toi.

Et se tournant vers moi:

"C'est pour le Blond qu'j'ai fait c'petit clos; c'est à lui; il est bin, ici, à l'ombre d'la grange; il y a du soleil seulement un peu l'matin. L'hiver passé, c'est lui qu'avait la plus belle place dans l'étable. J'lui donnais tous les jours sa portion d'avoine; il n'est pas capable d'en manger, asteur, à cause qu'il a presque pus d'dents..."

Le père François donna quelques petites tapes amicales sur la croupe étique de la bête:

"Pauv'vieux Blond, va!... Dire q'j'ai voulu, une fois, te tuer, comme on m'l'conseille encore aujourd'hui..."

"Ca, c'est une histoire", ajouta-t-il en se tournant vers moi, "et j'm'en vas vous la conter, si vous voulez..."

Nous allâmes nous asseoir sur une pagée de la clôture du parc de Blond. Le père François tira de sa poche sa pipe, la bourra de son odorante *verrine*, l'alluma et, après avoir, en quelques petits coups secs et rapides des lèvres, tiré une abondante fumée bleue, commença:

"C'était l'année dernière, au commencement d'été; il y avait longtemps qu'les enfants m'tannaient avec l'Blond qu'était comme vous l'voyez; ils prétendaient qu'i était bon à rien, qu'i prenait d'la place dans l'étable et qu'i était

embarrassant. La femme s'en mêlait aussi: "C'est pas chrétien", qu'elle m'disait, "d'laisser vivre plus longtemps c'te pauv'bête qui serait bin mieux morte, j't'assure". J'résistais tant que j'pouvais; l'idée d'tuer Blond m'chavirait l'esprit et j'en étais malade rien qu'à y penser. Toujours est-il qu'un bon matin, à force d'm'faire bâdrer par la *créature* et l's'enfants, j'm'suis décidé à la chose.

"Il faisait un temps quasiment pareil comme aujourd'hui, même qu'air était *nordet* puisqu'j'm'rappelle avoir r'gardé l'coq avant d'partir. Comme un homme qu'allait commettre un crime, j'voulais pas qu'personne ait connaissance d'la chose et j'avais décidé d'm'en aller jusqu'au trécarré avec l'Blond. De fait, nous v'là tous les deux partis d'l'étable, moi en avant avec mon fusil su l'épaule; lui, il m'suivait comme un enfant; j'marchais pas vite à cause qu'la pauv'bête butait quasiment à chaque motte de terre qu'on rencontrait...

"Comme on marchait, j'm'amusais à r'garder partout alentour; il faisait un vrai beau temps; l'grain dans les champs était d'jà long comme l'doigt et quand on a traversé ma prairie du Russeau, l'herbe était si drue qu'on semblait pas, en marchant, toucher la terre; j'm'rappelle que, comme je m'retournais, pour voir si l'Blond suivait, j'ai vu la pauv'bête essayer d'happer une gueulée de c'te bonne harbe... De fait qu'l'année dernière, on a eu une récolte sans pareille de foin...

"On marcha encore pendant qu'que'temps, l'long des champs, et on est arrivé au trécarré. Là, c'est du bois vert. Il y a, entre c'bois et mon dernier champ, un p'tite clairière ou'sque j'mets, l'été, les veaux en pacage. J'mis Blond au bord du bois et j'm'en sui'tallé à l'aut'bout d'la clairière. Blond s'tenait dret sur ses pattes, comme vous l'voyez là. J'pris mon fusil que j'mis pas mal de temps à charger et à ajuster, comme vous pouvez bin l'penser. Mais i fallait bin en finir... J'tremblais comme une feuille; j'épaule et

j'vise. . . J'étais à vingt-cinq pas quasiment de Blond. Par quel adon, j'm'l'demande, mais v'la-ti pas qu'mon ch'val, juste à c'moment-là, tourne la tête d'mon côté et qu'il me r'garde juste comme j'allais tirer. J'vois ces deux bons grands yeux vitreux qui m'r'gardaient. On aurait dit qu'la pauv'bête pleurait. . . Ah! quand j'y pense! J'ai vu, dans ces yeux-là, toute l'histoire d'ma terre; et j'm'mis à pleurer quasiment, moi aussi. . . L'Blond avait alors vingt-cinq ans et il y a eu juste vingt-cinq ans, l'année passée, qu'j'ai acheté ma terre qu'était en bois d'bout et sur laquelle j'voulais établir mes garçons; et c'est pour ça qu'j'avais vendu ma terre du village, qu'était faite d'un bout à l'autre. J'ai élevé Blond et c'était, dans son jeune temps, un beau poulain et c'est avec lui qu'j'ai ouvert c'te terre. J'étais déjà pas une jeunesse et j'vous assure qu'on en a arraché. C'était une terre dure; du bois partout, des savanes, des fardoches, des aulnes d'un bout à l'autre. Il a fallu tout arracher ça, tout égoutter ça, labourer ça, semer ça. . . R'gardez la maison là-bas, c'est fait du tré-carré à la route. C'qu'il y en a du travail là d'dans! Et c'est avec Blond qu'j'ai fait tout ça. L'été, on faisait d'la terre, on labourait, on harsait. Puis, on faisait les foins et les récoltes; ensuite, v'naient les labours d'l'automne et on faisait encore d'la terre jusqu'aux premières neiges. L'hiver, on charriait du bois ou ben on mettait Blond sur le *haspor* du moulin à battre et marche, marche, marche, toute la sainte journée, pour batte l'grain d'la récolte. Pendant c'temps-là, les jeunesses avaient grandi; les garçons s'étaient mis à aller voir les filles au village. Des soirs, après une grosse journée de battage ou de charriage de bois, il fallait atteler Blond encore et descendre à l'église. C'est avé Blond qu'les garçons ont fait leur jeunesse; i y en a deux qui sont mariés, asteur, et c'est avé lui encore qu'on a la terre c'qu'elle est; ell'a travaillé, la pauv'bête, pendant vingt-cinq ans, jour et nuit, on peut l'dire. Tous

ces champs qu'vous voyez jusqu'à la maison, c'est Blond qu'a fait ça; la maison, la grande, l'étable, c'est lui qu'en a charrié l'bois; c'est lui qu'a marié mes deux garçons qu'ont des enfants; c'grand champ d'blé qu'vous voyez s'étendre jusqu'à la route, c'est l'Blond qui l'a essouché pendant quasiment trois ans de suite. J'l'attelais su'l'grap-pin aux souches à cinq heures du matin et j'l'dét'lais à huit heures du soir quand on voyait pus rien... et tire don, mon Blond, tire don, toute la journée. Faut dire aussi que j'lui ai jamais donné un coup d'fouet mal à propos. Des fois, j'ai vu qu'il y avait pus d'avoine dans la grange pour lui donner, le soir, après sa journée; eh, ben! j'en avais tellement pitié qu'j'allais lui porter des tranches d'mon pain que j'gardais pour lui au souper. Avec un bon *botillon* d'foin, ça lui f'sait passer la nuit et il était prêt à r'commencer l'lendemain matin... Ah! quand même, c'qu'ça été dur, allez!...

“Eh! ben, c'est tout ça qu'j'ai vu dans les deux grands yeux d'mon Blond quand il s'est r'tourné vers moi pendant que j'visais pour l'tuer.

“Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place?”

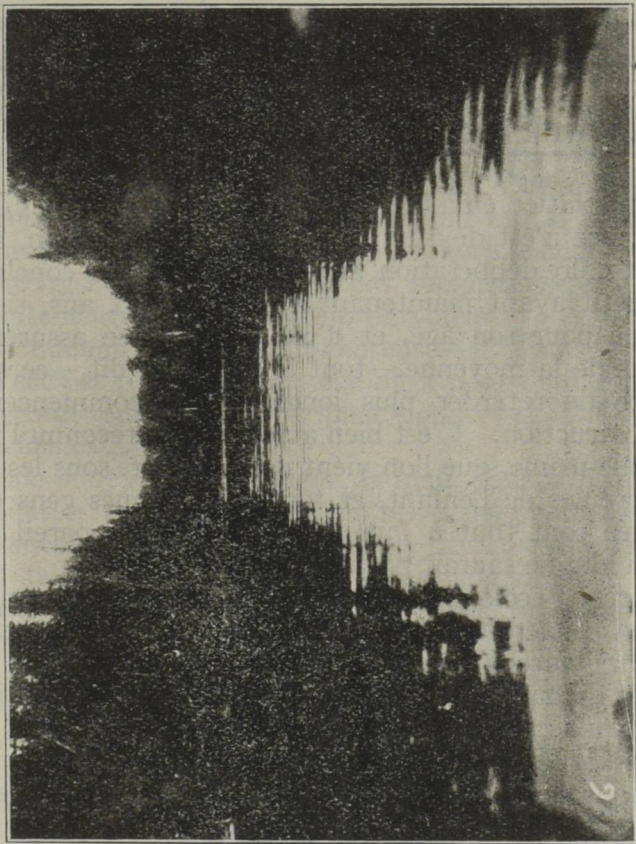
“Mon fusil est tombé d'mes bras; j'avais les yeux mouillés... J'ai été prendre Blond par la crinière et j'ai descendu avec lui jusqu'à la maison. La femme, les enfants, les voisins ont ri d'moi, mais j'en ai pas fait d'cas. Eux aute's savaient pas c'qui s'était passé, en haut, au tré carré; j'leur ai jamais conté ça. Moi j'savais c'qui s'était passé et c'est pour ça qu'j'ai juré qu'Blond mourrait d'sa belle mort...”

Et le père Dufour s'approcha de nouveau de ce fantôme de cheval qu'était devenu Blond. Il lui caressa, pendant quelques minutes, sa longue tête exsangue et je l'entendis murmurer:

“Entends-tu? on voudrait que j'te tue encore, pauvre-
vieille bête.”

Damase POTVIN.

POUR LE YACHTING



Quel lieu enchanteur de promenade en canot!... Quelles perspectives délicieuses de randonnées à l'aviron mille fois préférables à celles du volant dans la poussière aveuglante des routes!...

AUBES ET REVEILS

REVEIL INTELLECTUEL

PREMIER JOUR D'ECOLE

La résolution en a été bien arrêtée: bébé entre à l'école! D'ailleurs ce n'est déjà plus bébé!—Papa et maman, après longue et mûre délibération, en sont venus à cette conclusion que le petit ayant maintenant atteint ses six ans, si bien développé pour son âge, et d'une intelligence assurément au-dessus de la moyenne,—tout le monde le dit,—ce serait dommage de retarder plus longtemps le commencement de son instruction. C'est bien aussi ce qu'a reconnu l'institutrice elle-même, que l'on vient de consulter, sous les yeux et aux oreilles de l'enfant, et toutes les bonnes gens de la maisonnée sont tout à fait convaincus qu'un pareil sujet appelé si loin ne saurait partir trop tôt.

Entrer à l'école! Quelle évolution dans la vie d'un enfant! Pour l'un, ce serait l'appréhension de l'inconnu, la crainte de rigueurs inaccoutumées, la timidité loin de ceux qui nous aiment et qu'on aime; loin de ceux en qui la confiance innée avait jusqu'alors laissé tout son dévolu; loin de ceux chez qui la voix du sang avait toujours naturellement trouvé ses échos; pour celui-là, ce sont toutes ces méfiances, enfin, intimes et tenaces, qui font dans la vie les pusillanimes et les incapables.

Pour un autre, c'est la porte qui s'ouvre aux aspirations, aux besoins précoces de mouvement, de liberté, de confiance en soi-même, gages de grandes destinées.

Entrer à l'école, c'est devenir déjà quelqu'un, dans une société où il ne suffira plus d'être l'aîné de petits frères et de petites sœurs, pour user et jouir de certains droits, exercer certains commandements, mais où il faudra avant tout rechercher des alliances, entretenir des intelligences et des influences afin de pouvoir s'affirmer, se débrouiller, se tenir en vue au milieu de la foule.

Le petit en est là!

L'enfant du voisin, auquel il a déjà prêté ses jouets, lui a promis de venir l'accompagner le lendemain matin, et le "faire entrer en même temps que lui à l'école."

Ainsi, la présentation, le début, souvent si pénible, se fera sans encombre chez les camarades, sous le chaperonnage du petit voisin dont les bons offices, l'expérience et le crédit ont subitement acquis beaucoup de valeur.

La maman en est tout heureuse. Et puis, l'institutrice n'est pas une inconnue; elle aura pour l'enfant,—c'est très certain puisqu'on a si bien connu sa famille,—des égards faciles à prévoir.

Et le petit s'en va à l'école, la main dans la main, avec son Mentor, tout fier de porter les deux premiers livres, neufs, abécédaire et catéchisme, que, dès la veille, l'institutrice a fait acheter d'urgence. Mais comprend-il, peut-il se douter que ces premiers pas vers l'école du village, c'est une première recherche de la lumière à l'aurore de son avenir intellectuel?

Ce que maman ne sait pas non plus, en dépit de tous ses rêves et de tous ses vœux, c'est la longueur de la route où elle lui voit mettre aujourd'hui le premier pied, à l'extrémité de laquelle il ne sortira maintenant que pour échapper à sa sollicitude, et passer trop tôt, malgré les droits toujours légitimes mais moins exclusifs de son cœur, à d'autres tendresses que les siennes.

Il s'en va pour la première fois à l'école, le cher petit!

Est-ce pour y subir un premier désenchantement ? Pour y constater tout d'abord combien l'escarpement du savoir humain est abrupt, pénible à gravir, presque jamais sûr, quand les efforts sont mal concertés entre l'expérience et l'ingénuité ? Pour y apprendre bien trop tôt, avec le sage, comment l'on devient moins homme à fréquenter chez les hommes, pour savoir, hélas ! ce qui fait le monde méchant ?

Oh ! non, plaise à Dieu que ce ne soient pas encore les tristes préoccupations dont l'esprit et le cœur de la maman s'entreprendront durant cette première heure d'école de son enfant ! Tout à l'heure, le cher petit, que sa pensée aura constamment suivi dans cette première épreuve, lui reviendra souriant, espérons-le, avec l'assurance que donne à son âge le premier sacrifice suivi du premier succès.

Elle lui entendra dire avec joie, elle lui fera répéter plus d'une fois, pour papa, grand'mère et tant d'autres, comment on lui a demandé ceci, comment il a su répondre cela, et les égards que l'on n'a pas ménagés au fils de monsieur un tel ! On est heureuse, car, cela se voit, il est bien parti ; il réussira !

Aux yeux de ses cadets, l'écolier n'est déjà plus le même. Il va maintenant sortir tout seul, à des heures fixes, qui seront bien à lui, pour lesquelles on s'emploiera à le préparer. L'heure de la classe, qu'il attendra avec importance, les premiers jours surtout, appellera l'attention de tous, petits et grands au foyer. Le départ et l'arrivée de l'écolier marqueront les principales étapes de la journée avec l'heure des repas. Lui-même, puisqu'il est appelé au dehors tout comme un grand, s'en inquiétera plus que de raison, pour affirmer sa suffisance parmi les autres qui n'ont rien à faire que s'amuser !

Et puis, comme l'expérience s'acquiert, comme l'habitude lasse le zèle et ternit bientôt les faux-brillants de la vie, le jour viendra où l'on ne saura pas même s'il est parti

pour l'école. Faut-il davantage assombrir le tableau et ajouter que l'on ne saura peut-être plus ce qu'il y fait ?

Car la route de l'avenir, si large ouverte, si bien éclairée à son entrée, sous les yeux des mères qui la poursuivent alors toute de confiance, on ne soupçonne pas toujours combien il s'y rencontre de passages ombrés, de carrefours, d'impasses même où l'œil surpris et attristé de parents vieilliss et désabusés trouve leur espoir enlisé.

Mais n'anticipons plus sur ces misères.

La deuxième classe de la journée est maintenant terminée. C'est tout pour aujourd'hui. Demain, bébé,— l'écolier,—répétera de mémoire les précieux enseignements acquis sur la première page de son premier livre. Ce qu'il a appris, il le retiendra bien. Au reste, cette deuxième classe n'a pas été du tout comme la première. On le connaît! On lui sourit. Il a déjà plus d'un ami, et il pourrait s'y rendre tout seul, à l'école!

Demain enfin, c'est toujours l'avenir, mais l'avenir assuré!

Béni soit Dieu, qui a créé l'aurore au début de nos jours, et l'illusion à l'aube de nos enfants !

ERNEST CHOUINARD.



CAUSERIE LITTÉRAIRE

PAR JUSTIN

L'ART CONTEMPORAIN

La culture de "l'art contemporain" a fait surgir plusieurs écoles littéraires en France, si l'on peut dire écoles. En voici une intéressante nomenclature où chaque école est représentée par un nom d'auteur typique.

Lisez patiemment:—l'Unanimisme-Jules Romains; le Paroxisme-Verhaeren; l'Esotérisme—de l'Isle-Adam; le Scientisme-Réné Ghil; le Décadisme—Paul Adam; le Magnificisme—Saint-Pol Roux; le Magisme-Péladan; le Symbolisme-Rodenbach; le Vers-Librisme-Gustave Kahn; l'Aristocratisme-Lacaze-Duthiers; le Visionarisme-Colomer; le Futurisme-Marinetti; le Primétérisme-Marc Dhamo; le Subjectivisme-Han Ryner; le Sincérisme-Louis Nazzi; l'Intensisme-Charles Saint-Cyr; l'Idéalisme-Schuré; le Florisme-Lucien Bolper; le Dramatisme-Barzun; le Dynamisme-Henri Guilbeaux; l'Effrénéisme-Albert Londres; le Bonisme-Edmond Thibaudière; le Druidisme-Max Jacob; le Plurisme-Adrien Mithouard; le Pluralisme-Arthur Craven; le Totalisme-André Billy; le Démocratisme-Bernard Lazard; le Philopréstantéisme-Henri Lenzi; le Patriartisme-Jean Desthieux, le Vivantisme-Gustave Pivé; le Sérénisme-Louis Estève, etc, etc.

Heureusement pour nos rhétoriciens, tous ces genres littéraires ne sont pas inscrits au programme de notre enseignement supérieur et de nos belles lettres transcendantes. Il n'y a que ceux-là qui, frais émoulus des baccalauréats, voudront encore se donner du livresque et du cachet, auxquels s'offrira le grand embarras du choix. Nous supposons qu'ils

se classeront dans la catégorie de nos exotiques et qu'ils ont renoncé aux vieilleries du classicisme et du romantisme, pour cultiver "l'art contemporain".

C'est déjà fait, pour quelques-uns encore assez rares, consolons-nous.

Nos écoles poétiques ne sont pas, tant s'en faut, aussi nombreuses qu'en France. C'est à peine si nous comptons:—(Qu'il vous plaise d'en fixer vous-mêmes les prototypes), les Mirlitonesques, les Grandiloquents, les Anna-listes, les Pastichistes, les Terroiristes, les Impressionistes, les Billettistes, les Mirliflores, les Snobistes, les Incompréhensibilistes, les Antipathistes, les Gobistes, les Larmoyants, les Rond-de-cuiristes, les Montréalistes, les Mutuo-mirantistes, et les cuistres, en réservant une place de choix pour les congrégations plus amènes du Féminisme et du Machèrisme.

C'est encore beaucoup trop, direz-vous, pour un jeune peuple qui n'est pas sûr d'avoir une littérature à lui. Peut-être!

Rien n'empêche, cependant, puisque nous avons le temps d'en causer, de chercher à connaître un peu la norme et l'attrait de ces genres nouveaux de là-bas qui tendent à s'introduire ici en déconcertant nos connaissances littéraires surannées, et, ensuite, de signaler chez nous des effets déjà notables d'imitation.

Après que le grand Victor Hugo eut bien "mis son bonnet rouge au vieux dictionnaire", ce qui lui permit ensuite de concréter "la biche illusion" et "l'aurore, crête rouge du coq matin", il lui restait tout de même peut-être encore assez du vieux poète classique abdiqué qui fit sa gloire. Mais chez nos artistes contemporains, on trouve comme une rage de tout détruire, tout remplacer, tout changer. On va pour cela jusqu'à peindre les voyelles.

Admirez le fameux sonnet de M. Arthur Rimbaud:—

"A noir, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,

"Je dirai quelque jour vos naissances latentes,

"A, noir bonnet vêtu de mouches éclatantes,
 "Qui bombillent autour des puanteurs cruelles
 "Golfes d'ombre: E, candeur des vapeurs et des tentes,
 "Lances des glaciers fiers, sois blancs frisons d'ombelles
 "I, pourpre, sang craché, rire des lèvres belles
 "Dans la colère ou les ivresses pénitentes.
 "U, vibrement divin des mers virides,
 "Paix des pâtés semis d'animaux, paix des rides
 "Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux.
 "O suprême clairon plein de strideur étrange,
 "Silences traversés des mondes et des anges,
 "O, l'oméga, rayon violent de ses yeux!"

Avec cela, on aura créé toute une poétique, une littérature, une langue que les initiés seuls comprendront ou affecteront d'entendre, à seule fin sans doute d'avoir à classer parmi les retardataires, les arriérés, ceux qui cherchent avant tout du sens commun dans ce qu'il lisent.

Mais continuons et remettons à plus tard d'étudier l'influence de cet *art contemporain* chez quelques-uns de nos exotiques littéraires.

Voulez-vous maintenant quelque chose de "*L'Imitation de notre Dame la Lune*" par M. Jules Laforgue, un grand poète de notre temps, nous a-t-on dit:

"Salut, lointains crapauds ridés, en sentinelles
 "Sur les pics, claquant des dents à ces tourterelles
 "Jeunes qu'intriguent vos airs! Salut, cétacés,
 "Lumineux! et vous, beaux comme des cuirassés,
 "Cygnes d'antan, nobles témoins des cataclysmes,
 "Et vous, paons blancs cabrés en aurores de prismes:
 "Et vous, fauves voûtés, glabres contemporains.
 "Des sphinx brouteurs d'ennuis aux moustaches d'airain
 "Qui, dans le clapotis des grottes basaltiques,
 "Ruminez l'Enfin, comme une immortelle chique!"

Notre ami Léonce, quand nous étions étudiant, disait:
 "Tu sais, ce n'est pas difficile aujourd'hui de faire des vers:

On écrit sans se rendre au bout de la ligne; ça prend plus de papier, mais c'est des vers!"

Non, Léonce! Il paraît qu'il y a encore là-dedans de la théorie poétique; Des vers, on le dit clairement, ce sont des mots.

Peu importe si l'idée s'embrouille ou se travestit sous le chatolement des mots. Ce style nouveau, en vers ou en prose, c'est un Kaleidéoscope où l'on voit miroiter, sous des combinaisons ou des rapprochements divers, toute une verroterie de mots.

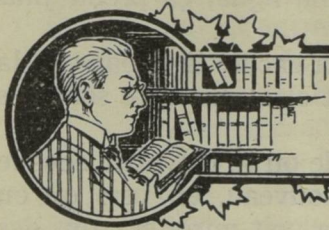
Le mot plutôt que l'idée!

"Comme la forme d'une idée, dit Vinet, est donnée par "l'idée, de même que celle d'un vêtement par le corps qui "doit le porter, une idée vague ne peut donner qu'une forme "sans vie."

Or, ce que veulent nous faire admirer ces écoles nouvelles, ce n'est plus que l'habit sur un mannequin.

Il faudrait reconnaître avec Montesquieu, "que les "poètes sont des auteurs dont le métier est de mettre des "entraves au bon sens et d'accabler la raison sous les orne- "ments."





REVUE DES LECTURES

Par DAMASE POTVIN

Il y a seulement une vingtaine d'années nous avions fort peu de livres canadiens et ils coûtaient cher. Par contre, le livre étranger se trouvait partout, et à bas prix. Aujourd'hui, le livre indigène existe et il s'est fait de louables efforts pour le rendre accessible aux plus modestes bourses. Quant aux livres de l'étranger, qui étaient devenus plus rares pendant la guerre, ils nous sont revenus, innombrables, mais plus chers qu'auparavant.

Le livre n'est pas une marchandise quelconque. Sans prétendre, loin de là, qu'il faille bannir le livre français, nous osons affirmer que les productions de nos propres écrivains ont des droits à notre préférence. Ne faut-il pas que notre jeunesse écolière étudie tout d'abord les choses du pays avant celles du dehors? Et d'ailleurs, elle s'intéresse de plus en plus, cette jeunesse, aux problèmes, aux fiertés, aux aspirations, aux devoirs nationaux.

L'on sait quelle influence considérable exercent les lectures. Tel ouvrage a décidé d'une vocation, orienté un jeune homme dans une carrière où il excelle; tel autre l'a gagné à une cause chère au sort de la race, tel autre encore a déposé dans un cœur bien né le germe d'un sentiment supérieur. Ne laissons donc pas à des étrangers à notre atmosphère morale le soin de modeler l'âme de la génération de demain. Nous avons des livres canadiens pour répondre à la plupart des besoins de l'enfance et de la jeunesse; aux bons auteurs français, un peu plus tard, le soin d'ornez notre esprit.

Et puis, sachons donner à nos travailleurs de la pensée un peu de la récompense à laquelle ils ont droit. Encourageons nos auteurs; achetons leurs livres, lisons-les, gardons-les.

Nous avons reçu avec un plaisir sensible les III^e et IV^e volumes des *Petites choses de notre Histoire* de notre patient et érudit chercheur et historien québécois M. Pierre-Georges Roy. Quelle intéressante méthode emploie M. Roy pour nous apprendre notre histoire! Quelle mine que ces *Petites Choses*! Quelle variété! Quel intérêt dans chacun de ces mignons tableaux historiques formant, chacun,

un tout clair, complet, sans prétention, instructif, bien documenté. Ce ne sont plus des histoires, ici, c'est de l'histoire, de la belle histoire, la plupart du temps inédite, remplie de détails intéressants, nouveaux, de noms inconnus mais authentiques, histoire pleine d'enseignements. Tout cela nous engage à mieux connaître notre histoire, la grande, l'héroïque, cet "écrivain" dont il nous semble, que M. Pierre-Georges Roy s'attache à nous faire connaître les "perles ignorées".

Nous souhaitons que ces volumes des *Petites Choses de Notre Histoire* de Pierre-Georges Roy se trouvent dans toutes les bibliothèques, dans celles des intellectuels comme dans les bibliothèques populaires; nous voudrions les voir répandus dans nos campagnes, dans nos familles rurales. On fait encore la lecture en famille dans certaines fermes canadiennes, la lecture à haute voix faite, généralement, par la jeune fille la plus instruite de la maison. Malheureusement, ce qui enlève un peu au charme de cette belle tradition de la lecture en famille, c'est le choix que l'on fait des livres à lire; c'est généralement celle de romans-feuilletons publiés par les grands quotidiens. Que reste-il de ces lectures? Peuvent-elles instruire, élever l'âme, faire aimer davantage son pays avec ses traditions. Même les plus anodines produisent quelquefois des ravages surtout dans le cœur des jeunes gens qui les écoutent et à qui elles ouvrent des horizons confus d'une autre vie d'apparence plus belle, moins monotone que celle des campagnes: la vie des villes, miroir aux alouettes des jeunes campagnards.

Ah! que ne lit-on, par petites tranches, le soir, au foyer, des ouvrages comme *Les Petites Choses de notre Histoire* de M. Pierre-Georges Roy, mille fois plus intéressants que ces aventures funambulesques où se complaisent ces romanciers "Ponson-du-Terrail lestes!"

Un autre petit ouvrage dont nous aimerions entendre la lecture en famille, est celui que vient d'éditer la Librairie Beauchemin: *Récits et Légendes* de Madame Blanche Lamontagne-Beauregard. Voici un petit volume qui arrive bien, au commencement des villégiatures. Il se lit avec charme dans la paix des campagnes, au pied d'un arbre aux cotonneuses frondaisons, surtout au bord de la mer aux murmurantes et langoureuses cantilènes.

Récits et Légendes est une série d'une vingtaine de récits, légendes et contes émotionnants et jolis, de petits tableaux délicatement brossés, de mêmes plats amoureusement assaisonnés, et fleurant le salin ou les foins fanés. Descriptions, croquis et récits sont de la langue savoureuse d'un poète; ce sont de minuscules "morceaux de campagnes", de petites baies tranquilles de la mer, des coins délicieux de forêt. C'est canadien tout plein; c'est du Le Braz québécois

Encore une fois, quel joli petit livre à lire en famille! Quelles délicieuses et réconfortantes impressions sa lecture laisserait dans l'âme des vieux et des jeunes qui l'entendraient, les soirs d'hiver, quand les grosses buches de bois franc pétillent dans le poêle "à trois ponts" et que la poudrière hurle au dehors, ou encore, les douces soirées d'été, quand, dans la grand'cuisine, par les fenêtres ouvertes, la brise fraîche du soir fait pénétrer les robustes senteurs des champs avec les délicats parfums des fleurs du parterre.

Reçu, ces jours derniers: *Les Signes sur le Sable*, recueil de poésies, 100 pages, par M. Emile Coderre, avec préface de M. Alphonse Désilets (1).

Ce livre est un hommage à la gloire du rêve, aux bienfaits de la solitude et à la douceur de l'amour. C'est l'œuvre d'un jeune à qui la haute culture artistique et littéraire a permis de produire un des plus beaux livres qui aient été publiés depuis quelques années. Ses poèmes sont délicats, élégants par la forme et d'inspiration élevée. L'originalité qui les caractérise ne dépare en rien la profondeur de la pensée et l'évocation des images. Tous les amants de la saine et pure poésie aimeront l'œuvre et l'artisan.

Le poète s'adresse aux âmes qui affectionnent la méditation devant la grande nature, à ceux qui se complaisent dans la vie intérieure, à ceux qui souffrent, qui aiment et qui recherchent ce qui fait le charme de la vie, le beau dans le bien. L'auteur des "*Signes sur le Sable*" s'élève d'un seul coup vers les hauteurs de la saine et belle littérature. Il se range dès son premier recueil parmi les meilleurs et les plus aimés de nos poètes du Canada français.

C'est notre excellent ami M. Alphonse Désilets, poète exquis lui-même, heureux lauréat du dernier concours de poésie de l'Action intellectuelle, qui, en une préface aussi poétique que tout le volume, encore qu'en prose, a présenté, "aux amants de la poésie," ce premier-né sur les fonds baptismaux de la gloire". Ces "*Signes sur le Sable*" qui se "dessinent sur la silice mouvante", en cette saison où davantage nous aimons dans la "magie mystérieuse du silence", à cheminer sur "quelque plage déserte", ne pouvaient pas nous être plus poétiquement signalés.

(1) La toilette typographique de ce livre est attrayante, dans les deux éditions. Le tirage régulier a été fait sur papier Offset, simili-parchemin blanc et se vend 80 sous l'exemplaire. L'édition de luxe sur Byronic superfin, nuance crème, numérotée de 1 à 200, contient un portrait de l'auteur en hors-texte, sur cépia froment, et se vend \$1.25 l'exemplaire.

On peut adresser les commandes, par chèque ou bon postal, à l'auteur, M. Emile Coderre, 177 rue Marquette, Montréal, ou encore à M. Alphonse Désilets, 35 Avenue Cartier, Québec.

Un nouvel auteur québécois, M. Oscar Masse, nous a présenté, ces jours derniers, un petit volume d'apparence fort engageante: *Mena'sen*—"Le Rocher au Pin Solitaire"—(Légende sherbrookoise), édité chez Dussault & Proulx, Québec (1).

"Mena'sen, en dialecte abénaquis", nous dit l'auteur: "désigne un rocher situé au milieu d'un lac ou d'une rivière, comme il s'en trouve un au milieu de la rivière Saint-François, à Sherbrooke. Sur ce rocher sherbrookoise se trouvait, jusqu'à ces dernières années, un pin réputé plusieurs fois centenaire et dont il est fait mention dans les rapports des premiers explorateurs de la région. L'existence de cet arbre intriguait d'autant plus qu'on ne pouvait s'expliquer qu'il pût subsister aussi longtemps sur un rocher aride. De là à attribuer à ce que des savants eux-mêmes considéraient comme un phénomène, une cause mystérieuse et surnaturelle, il n'y avait qu'un pas et, ce pas, le folk-lore l'avait franchi. Toutefois, la tradition était restée dans le vague et bien que le pin fut légendaire, on peut dire qu'il n'avait pas encore sa légende.

"Le rocher au pin solitaire est à Sherbrooke ce que le Chien d'Or de maître Philibert est à Québec, un intéressant souvenir historique qu'ont consacré l'imagination populaire, la carte postale illustrée, la bimbeloterie, etc. Je me hâte d'ajouter que je n'ai pas la prétention de comparer mon modeste opuscule à l'intéressant roman de Kirby, *Mena'sen* vaut tout simplement ce qu'il vaut: j'aurais mauvaise grâce à le vanter ou à le déprécier."

C'est une fort jolie légende du temps des Bostonnais. L'action se passe à Québec, à Saint-François-sur-St-François et à Deerfield vers 1704. Les acteurs sont les dirigeants de la colonie à cette époque, des Canadiens, des Bostonnais et des Abénaquis. Les deux héros de l'aventure sont deux fiancés bostonnais, Robert Gardner et Alice Morton. La légende en général est bien racontée, même en un style archaïque assez adroit; l'auteur a étudié les mœurs et les détails de l'histoire de cette époque; il a su faire profiter le lecteur de ses études..... Mais pourquoi cet abus, véritable abus, cet effet, du mot rare; il a voulu avoir évidemment, son substantif et son qualificatif à lui, et l'un et l'autre défient tous les dictionnaires connus. Il affectionne jusqu'à la manie le substantif rare, le qualificatif rare, le verbe rare qu'il emploie à tous les temps, ce qui laisse une assez curieuse impression de la lecture de cette légende, attribuant aussi à l'auteur un style trop visiblement artificiel et fabriqué. Nous avons noté quelques-uns des verbes trop rares et même inconnus et quelques substantifs descriptifs.

Aussi, l'auteur tient à "s'absconder" derrière des tapisseries, au lieu de se cacher tout simplement.

Les potins de la rue deviennent les "potas".

(1) L'on peut se procurer *Mena, Sen* chez tous les libraires ou en s'adressant directement à l'auteur, 83 rue Claire-Fontaine, Québec. Prix 75 cts franco.

Monseigneur "a convenu "les notabilités, au lieu de les avoir conviées.

Les états généraux qu'il a plu à Sa Seigneurie "semondre" par devant elle;

On cherche à se "guiller";

S'il faut nous "affrèrer" ici-bas, il "affiert" que nous vivions en paix;

S'oublier à de pareils "altercas"; la "chaude-col" qui gronde en lui; je ne possède pas l'"apertise" voulue; la "paysaudaille", les vieilles "discrépanses" d'Europe; "suppéditer" sa conscience; s'"outrecuider"; un certain degré d'"aperverance" "translater" les idiomes; "mundifier" le royaume;

Ils ne se sentent nullement "attraits" vers l'Angleterre;

Un état d'esprit détaché de prévention et d'"estrif";

Nous ne devons nous "imboire" que de l'intérêt de.....

J'en mettrais ma main au "pis";

"Honestement", "honneste"; "artiller" le fort; devenir "noisieux", "s'arraisonner"; un bout de cheminée "issait"; "perscruter" nos origines; meublée sans "piaffe"; c'est nous qui "agressons"; il faut bien "assenter"; des potins sursaturés de "cant"; facile à "empler" d'assaut; "arrudis aux rigueurs des hivers; le "flavellum" des frondaisons;

A l'endroit où pendait une "touaille" en toile du pays à litaux nacarats";

Ils pourraient vous trouver osés d'"intrure" ainsi "emmy" les gens pour les gausser; le voisinage les "tentalisait"; les feuilles "nictilantes" et les feuilles "dédicues", etc., etc., etc. Je n'en cite que quelques-uns au hasard. Vrai, ce style pour raconter une légende canadienne du commencement du XVIIIe siècle, sent trop certaine école littéraire décadente de nos jours, en France. Malgré cela, *Mena'sen* est d'une lecture attachante encore qu'elle soit quelque peu fatigante, si l'on peut dire.

Nous avons reçu "avec les compliments de M. J. Malchelosse", un fascicule de la Société Royale du Canada contenant un intéressant travail lu par M. Benjamin Sulte, à la réunion de mai, 1921, sur les *Guerres des Iroquois, 1670-1673*". Nous avons là les détails du plan de conquête des Iroquois depuis 1636. C'est une étude fouillée, bien et scrupuleusement documentée sur les dévastations des Iroquois, à cette époque; ce récit complet de cette partie de la guerre des Iroquois est inédit. L'auteur nous donne, entre autres choses, de précieuses données sur les différents groupes de sauvages qu'il place dans leurs territoires respectifs.

M. Louis-Joseph Doucet nous envoie deux exemplaires d'une nouvelle édition de *Contes Rustiques, Poèmes Quotidiens* et *Palais d'Ecorce* dont nous re lions quelques tranches avec un plaisir tout nouveau, entre autres quelques-uns

de ses "contes rustiques", tels que : "La nuit venue", "La rencontre", "Le vieux missionnaire", fort attachants de lecture et si intensément du terroir.

Quant aux "poèmes rustiques" et à ceux des "Palais d'Ecorce", nous n'avons pas à les apprécier; qu'il nous suffise de dire qu'ils sont de la langue de l'auteur du "Vieux Pont", lequel poème seul eut pu assurer la gloire poétique de Louis-Joseph Doucet.

L'on nous a adressé, ces jours derniers, un fascicule contenant le *Compte-Rendu* de la treizième année (1922) de l'Orphelinat Agricole St-Joseph, à Vauvert, Lac-St-Jean. L'on nous donne d'excellentes nouvelles de cet orphelinat agricole tenu par les Frères de St-François-Régis, surtout du côté du défrichement de la forêt. L'agriculture va bien et, l'année dernière, alors que la sécheresse, là comme ailleurs, a exercé ses ravages, les récoltes ont été assez abondantes. A signaler, en particulier, les progrès de la culture des petits fruits, notamment les fraises dont on a récolté 800 livres. Le personnel de l'Orphelinat est présentement de 80 dont 26 jeunes garçons novices.

Dans l'excellente *Semaine Commerciale* de Québec que dirige avec tant de compétence M. C.-J. Levesque, membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres, M. Geo. Morisset, secrétaire de la Commission de l'Exposition provinciale, et secrétaire-correspondant de notre Société, a commencé une série d'intéressants articles concernant notre exposition provinciale. C'est, pour ainsi dire, par petites tranches pleines de chiffres et de renseignements, l'histoire de l'Exposition. En lisant ces notes et en visitant aujourd'hui le parc de l'Exposition, l'on peut voir quels immenses progrès ont été accomplis depuis dix ans, grâce surtout au travail ardu, aux qualités de persévérance, d'énergie et d'initiative dont fait preuve M. Morisset.

Nous tenons à signaler l'une des dernières innovations de M. Morisset; c'est un calendrier de l'Exposition afin d'inaugurer sa campagne de publicité pour l'exposition de 1922. Le motif de ce calendrier est très joli. L'on voit le nom *Québec* dominer dans un ciel bleu puis, au-dessous, une scène vivante, une scène illustrant une journée durant l'exposition alors que la foule, immense, s'engouffre dans les portes géantes du Palais Central. Nos félicitations à la Commission de l'Exposition pour cette innovation.

L'Alma Mater, excellent petit journal, organe des élèves du petit séminaire de Chicoutimi, dernier numéro de l'année scolaire 1921-22, nous arrive avec d'intéressants articles, entre autres: "En regardant jouer Bébé.....variations sur le présent et le passé—Ottawa historique", par M. Uldéric Tremblay, ancien journaliste bien connu à Québec et à Montréal, aujourd'hui traducteur au Sénat et ancien élève du petit séminaire de Chicoutimi. Nous aimons à signaler également "Pendant qu'il pleut", de Jean Desprésaux, de Morinville, Alta.

Dans le supplément d'un des derniers numéros de la *Presse*, remarqué un excellent article de l'hon. sénateur L.-O. David, sur la nouvelle politique de colonisation du gouvernement provincial relativement au défrichement partiel par le gouvernement de lots de la Couronne avant de les offrir en vente aux colons. M. L.-O. David, voilà près d'un quart de siècle, a fait, le premier, cette suggestion aux gouvernements d'alors. Il aura eu le bonheur d'assister à la réalisation de son vœu.

M. l'abbé Ivanhoe Caron, l'apôtre de colonisation bien connu, chercheur et historien, membre de la Société Royale du Canada et membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres, remettra, au mois d'août probablement, entre les mains de l'imprimeur, le manuscrit d'un volume dont nous attendons avec impatience la publication. Ce volume contiendra l'histoire de la colonisation au Canada. Ce sera une histoire du Canada sous une autre forme, c'est-à-dire sous sa forme la plus intéressante. M. l'abbé Caron travaille depuis plusieurs années à cet ouvrage, qui sera l'un des ouvrages historiques canadiens les plus importants du commencement du siècle en cours.

Nous ne sommes pas de ceux qui, avec le sombre Beaudelaire, croient que, lorsque naît un poète, sa mère lève les bras au ciel et pousse un blasphème..... Au contraire, nous ne sommes pas du tout "beudelairisé" sous ce rapport et nous nous réjouissons et bénissons Dieu quand il nous est donné de nous pencher sur le berceau d'un nouveau poète.

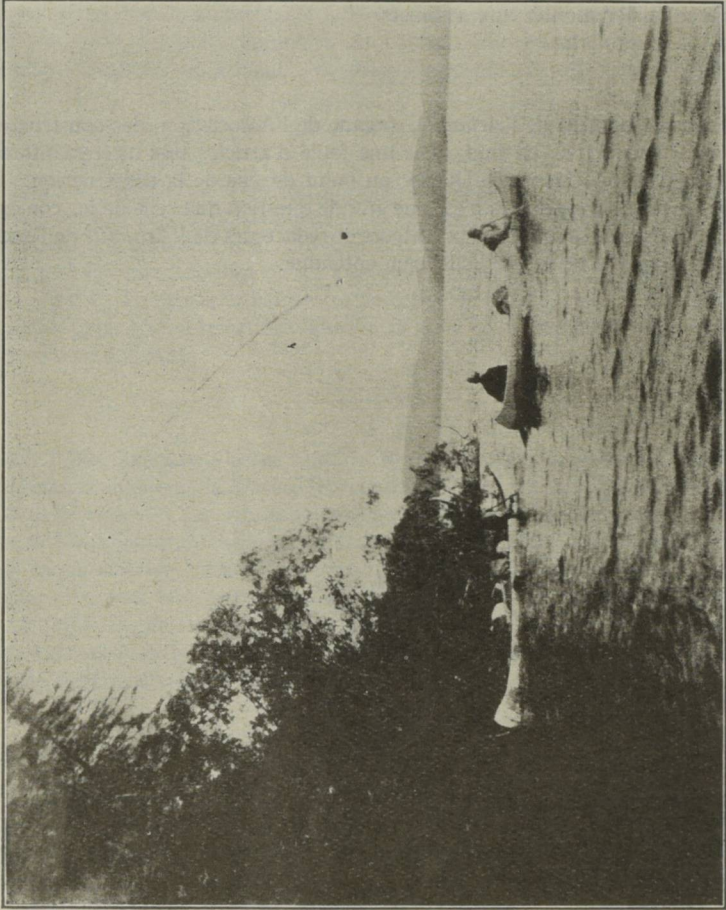
Nous venons d'entendre, avec le plaisir que nous cause une agréable harmonie, les premiers murmures d'un nouveau disciple des Muses, et c'est le dernier numéro du *Canada-Français* qui nous en apporte l'écho. Comme dit, dans ce même numéro de la revue universitaire, M. l'abbé Camille Roy du livre

de l'abbé Emile Dubois, *Autour du Métier*, *Le Cycle de Don Juan* est une "promesse littéraire" que nous demanderons à son auteur, notre ami, M. Maurice Hébert, "de tenir". Et nous savons qu'une fois passée l'hésitation de ce premier coup d'aile donné dans l'air pur des Laurentides, l'auteur de ces huit jolis sonnets n'a qu'à se laisser monter aux sommets.

Le dernier numéro de l'*Actualité*, organe de l'Association des constructeurs de Québec, nous arrive, en juin, avec une foule d'articles très intéressants concernant les développements de Québec au point de vue de la construction. En ce temps de crise du logement, c'est une grande question que celle de la construction et nous devons savoir gré aux éditeurs et rédacteurs de l'*Actualité* de l'encourager par le moyen de la publicité bien entendue.



DANS NOS LAURENTIDES



Par le temps de la canicule, que de coins laurentiens invitent les citadins, les pauvres bureaucrates, les "assis", comme les appelait Jean Richepin, à la fraîcheur, à l'ombre, aux exercices sains du canotage...



COIN DES MUSICIENS

L'ESPRIT LA MUSIQUE ET LA MORALE

(suite)

Dans son article intitulé: "Saint-Augustin", monsieur Bellaigue a reproduit les citations suivantes: "Lorsque j'écoute Vos louanges, *chantées par une voix belle, harmonieuse*, habile, comme les paroles de votre Ecriture forment, en quelque sorte, l'âme du chant, je me sens encore touché de plaisir. Cette douce mélodie semble demander quelque place dans mon cœur". "Quand je prends garde que l'ardeur de la piété s'excite plus aisément en nous par ces divines paroles, *lorsqu'elles sont chantées ainsi*, quand je réfléchis que toutes les affections de notre âme ont, *dans le chant*, des accents et des modulations qui les éveillent par des rapports secrets, je suis pour la *bonté de la mélodie*." "Lorsque je me souviens des larmes que je répandais aux chants de l'église" (etc.), "je reviens à *croire que la mélodie est d'une grande utilité*." "Je me sens porté à *approuver la coutume de chanter dans l'église*"; cela "*aide les faibles et fait naître dans leur cœur le sentiment de la piété*". Et monsieur Bellaigue ajoute que saint Augustin "a très bien compris que le rapport secret des sentiments avec les sons" (ou plutôt *avec les vibrations qui produisent ces sons*) "forme l'objet ou plutôt la nature et l'essence même de la musique en général"; de plus, il proteste parce "qu'on ne connaît" plus ce "chant qui suit doucement la raison" et dont "le plaisir" accroît au lieu de l'énerver, "la vigueur de l'esprit". C'est le chant grégorien, d'abord, et puis, le chant Alla Palestrina, ensuite; surtout le chant grégorien." Et monsieur Bellaigue continue: "*La maison de Dieu s'est fermée à la musique divine. Comme le Verbe lui-même, le génie musical qui l'a raduit le mieux a été parmi les siens, et les siens ne l'ont point reçu*." "Les notes et les mots sont en guerre et les sens luttent avec l'esprit". Cette fois, monsieur Bellaigue "met le doigt sur la plaie", avec une clairvoyance et une franchise admirables. Si les hommes *humanisent, sensualisent* tout dans leur arriviste et décadente ruée, cela n'empêche pas le divin d'exister et d'être au service de l'Esprit

Dans son article sur "Saint Thomas d'Aquin", monsieur Bellaigue a reproduit les citations suivantes: "*La musique accroît la prière des saints et la contrition des pécheurs. Elle soulage ceux qui sont accablés; elle nous fortifie dans le combat et nous relève après la chute*". "Elle insiste plus que ne le fait la parole sur les pen-

sées". "*La création est la voix du Verbe*" et toutes les créatures sont comme un chœur de voix qui répètent le même Verbe". Monsieur Bellaigue ajoute avec raison: "Il faut que le principe soit le Verbe et que l'ordre du beau se conforme à l'ordre du vrai". Répétons, avec saint Jérôme: "Les louanges de Dieu doivent être chantées de cœur, non de bouche; n'amollissez pas vos voix par les vaines affectations de l'art théâtral", etc. Et monsieur Bellaigue a écrit: "Saint Thomas ne fait que reprendre et confirmer ces instructions." De la musique, il a "bien connu la nature et distingué les trois éléments: l'un fait pour nos sens, le second pour notre raison et le troisième pour notre cœur." Saint Thomas a dit: "Les harmonies musicales sont semblables aux passions de l'âme". Et monsieur Bellaigue continue: "A l'exemple et selon l'esprit d'Aristote, saint Thomas définit l'*éthos* des modes et celui des instruments, les bienfaits de la mélodie" (divine) "et ses maléfices" (lorsqu'elle est humainement pervertie,) etc. "Il partage les mélodies en trois classes: les unes (morales) nous disposent aux bonnes mœurs, d'autres (practiçæ) créent en nous les passions, les dernières (raptûs factivæ) nous plongent dans une sorte de ravissement." La musique "doit être surtout une *purification*" (Saint Thomas s'accorde avec Aristote.) "Elle nous affranchit du monde extérieur, nous ramène au dedans, au centre immobile et libre de notre âme." "*Par sa vertu sociale, elle crée comme une région d'innocence où se répare l'injustice mutuelle*" Saint François d'Assise affirmé, après l'avoir su, que "la Musique sera l'un des Plaisirs du Ciel," préparons-nous y le plus et le mieux possible.

Tous ces saints, tous ces vrais savants que nous avons cités, et bien d'autres que l'on pourra consulter, n'étaient certes pas des spécialistes de l'analyse littéraire-littéraire, ayant bien compris, entr'autres, les Vérités suivantes: "L'Esprit souffle où il veut" (Jean III, 8.) "C'est l'Esprit qui vivifie; la chair ne sert de rien: les paroles que je vous dis sont Esprit et Vie" (Jean, VI, 64.), "L'Esprit scrute tout, même les abîmes de Dieu" (Paul I Cor. 11, 10). "La lettre tue et l'Esprit vivifie" (Paul, II Cor. III, 6.), et "N'éteignez pas l'Esprit." (Paul, I Thess. V, 19.); mais, n'en déplaît à nos "modernes" décadents de l'esprit, il y a eu, il y a et il y aura encore quelques rares mais vrais savants, Apôtres de l'Esprit et non jongleurs de la lettre.

Monsieur Bellaigue donne aux *mots*, pour eux-mêmes, "une beauté purement sensible"; lui aussi, il se trompe dans le seul "plaisir de l'oreille". Les mots comme les sons, ne sont que des accessoires; *c'est ce qu'ils évoquent de divin dans notre âme qui compte*. L'humain plaisir unique des sens est sacrilège; nos sens nous ont été prêtés, comme *accessoires*, afin de nous permettre, par le saint emploi de ces *moyens*, de connaître, de comprendre et d'aimer Dieu, selon notre faible entendement, et de nous aider à exprimer à autrui notre connaissance, notre compréhension et notre amour de Dieu, afin de l'en faire profiter spirituellement, selon l'obligation du moment. Monsieur Bellaigue a écrit que "la musique verse en nous de bien autres délices" que "le plaisir de l'oreille", ce qui est vrai. Mais, il

“admet” que la musique “soit”, de tous les arts, le plus sensuel, ou qu’elle le puisse être”. Il ajoute même “qu’il serait malaisé de ne point en convenir”. Cette opinion erronée, déjà et facilement réfutée, est digne d’une culture superficielle parce qu’elle ne vise que ce qui est humain; *on ne sait pas, alors, ce qu’est la musique.*

Monsieur Ballaigue donne raison au “maître” Brunetière d’avoir dit: “Nos jugements ne dépendent nulle part plus qu’en musique de nos nerfs.” Il y souscrit. Ainsi, Dieu aurait créé la musique, surtout, pour fausser notre jugement en laissant nos nerfs diriger notre raison!.....

Tel peut être le sort du prévaricateur, du profanateur musical, sort confirmant ces préceptes véridiques que “l’on périt par où l’on a péché” et “les dieux aveuglent ceux qu’ils veulent perdre”, ce qui est juste et dans l’ordre; mais le véritable Musicien, l’Artiste Chrétien ne se laisse pas mener par ses “nerfs” et il ne juge pas d’après eux. Il va d’abord à Dieu après s’être combattu dans ses sens, dans son corps. Il maîtrise le vain orgueil de son esprit; ensuite, il ne cherche et ne veut que l’Inspiration Divine, pour la Gloire du Créateur et le Bien du prochain.

Et voici d’autres grossières erreurs émises par Brunetière *qui ne s’y entendait guère*, d’après son propre aveu—et que monsieur Ballaigue répète à titre de “vérités”—(“Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu’ils font”.....)—: “De tous les arts, elle” (la musique) “est de beaucoup celui qui, par sa nature même, a la plus forte prise sur la sensation et dispose des moyens de séduction physique les plus puissants. La prédominance du matériel sur l’intellectuel de la communion nerveuse sur l’exaltation sentimentale, caractérise les voluptés que procure un art musical savant et corrompu. Et cette corruption n’est pas esthétique seulement; elle menace l’intégrité de la pensée et de la volonté chez l’auditeur. La jouissance de la musique peut en venir à ne différer qu’en degré plutôt qu’en nature de celle qu’on demande aux stupéfiants.”

Nature, sensation, moyens, physique, matériel, nerfs, science, stupéfiants: tout l’attiral “moderne” d’un Lombroso littéraire vingtième siècle! Lombroso & Cie se sont servis de leur demi-science anti-Spirituelle pour “classer” parmi les aliénés les saints, les mystiques, les génies, les penseurs, les artistes et autres *voyants*..... Brunetière, lui, voulait que la musique fût “naturelle” (dans le sens physique seulement), qu’elle ne causât que des “sensations” quelconques, qu’elle disposât des “moyens de séduction physique”, qu’elle pronât “la prédominance du matériel sur l’intellectuel” et celle de “la communion nerveuse sur l’exaltation sentimentale”.

LEO ROY

(à suivre)

BIBLIOGRAPHIE

L'honorable M. J.-E. Perrault, ministre de la colonisation, des mines et des pêcheries à Québec, demandait au Congrès industriel tenu par l'A.C.J.C. en 1921 : "Jusqu'à quel degré la province de Québec peut-elle devenir un centre industriel ? Sous l'empire de quelles idées et avec quelle méthode certains de nos concitoyens peuvent-ils s'engager dans l'industrie avec un maximum de profits pour eux ainsi que pour la province, et un minimum d'inconvénient pour la vie religieuse et morale, intellectuelle et physique de notre population ? Comment l'industrialisation de notre province peut-elle devenir pour elle, force et non faiblesse ?"

Le discours que prononça à ce Congrès l'honorable M. Perrault renferme les réponses aux questions qu'il posait. Chacun voudra s'inspirer des justes directions données par le ministre. *Le Problème industriel au Canada français*, qui vient de paraître, les renferme toutes. Ceux qui se donneront la peine de le lire se rendront vite compte que ni la thèse en faveur de l'agriculture, ni la thèse en faveur de l'industrie n'a été adoptée à l'encontre de l'autre. Faut-il subordonner l'agriculture à l'industrie ou l'industrie à l'agriculture ? Ni l'un, ni l'autre. Chaque thèse peut partir d'un point de vue juste, mais unilatérale, que masque l'autre point de vue.

Développons l'agriculture, elle deviendra la première de nos industries. A la question : agriculture *ou* industrie ; que la réponse soit : agriculture *et* industrie.

Lire *Le Problème industriel au Canada français*, grand in-octavo de 300 pages, imprimé sur papier vergé. Secrétariat général de l'A.C.J.C., 90, rue Saint-Jacques, Montréal. Prix : \$1.60 franco.

* * *

La Vie Forestière et Rurale, revue mensuelle, publiée à Québec par "La Société Générale de Publication Ltée", (Casier postal 715) a vu le jour au mois de mai dernier. C'est une revue technique, mais d'une technique simple et populaire, à la portée des plus humbles. Elle comble réellement une lacune pour les lecteurs de langue française. Elle s'occupera de tous les problèmes des *champs* et des *forêts*, et chacun de ces problèmes sera exposé par un homme du métier. Son programme est vaste ; son article de tête l'expose clairement et en fait saisir la grande importance au point de vue de notre développement économique. Les travaux domestiques ne seront pas oubliés, non plus, car une plume experte, celle de cousine Gilberte, s'y emploiera pour l'agrément des lectrices de la revue. Les collaborateurs de la première heure sont triés sur le volet et les sujets qu'ils traitent sont captivants, sous leur plume. Signalons en particulier : "De l'Evaluation Municipale"

par Oscar Morin, sous-ministre des Affaires municipales; "Le Problème de la Voirie", par Alex. Fraser, I. C.; "Les Arbres d'Ornement", par G.-C. Piché, I. F., et plusieurs autres.

Souhaitons succès à la nouvelle revue. Elle le mérite grandement, parce qu'elle sait joindre l'utile à l'agréable. Sachons encourager les nôtres, ceux qui connaissent nos problèmes et nos besoins; soyons de chez nous et cessons d'admirer béatement tout produit exotique. C'est là un excellent moyen de développer un patriotisme de bon aloi, et dont le besoin se fait sentir *en grand*. Cette revue a une belle œuvre à accomplir.

G.-E. M.

* * *

***—Le 1er avril, un comité spécial de la Société des Arts, Sciences et Lettres a été formé qui verra à organiser une exposition des tableaux des deux regrettés peintres canadiens-français récemment décédés, M. Edmond LeMoine de Québec, et M. J.-C. Franchère, de Montréal. Ce comité se compose de M.M. G.-C. Piché, président de la Société, H. Magnan et Geo. Duquet. Le projet est en bonne voie de réalisation. On y ajoutera peut-être une section archéologique comprenant une collection de vieux meubles, d'objets domestiques, d'armes antiques, etc.

* * *

M. J.-Albert Foisy, rédacteur en chef de l'*Action Catholique*, vient de publier en une élégante brochure éditée par l'*Action Française*, une série d'articles fort intéressants qu'il a publiés, au cours de l'hiver, dans l'*Action Catholique*, sur la "Langue maternelle". "Notre travail en soi", dit l'auteur, "a peu de mérites et nous aurions atteint notre but s'il pouvait convaincre quelques compatriotes de la nécessité de conserver notre langue, puisque l'Eglise a tant fait pour conserver la langue maternelle des peuples qu'elle a évangélisés".

Nous recommandons fortement la lecture de cette petite brochure à nos lecteurs.

* * *

LES NOTRES DANS L'OUEST

Conférence faite par M. Edouard Fortin, avocat, directeur de l'*Eclaireur* de Beauceville, sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres, à l'Hôtel de Ville, Québec le 7 février 1922.



L'on voudra bien adresser les commandes comme suit:

Le Terroir

Case postale 366,
Québec

Les livres canadiens sont aujourd'hui très recherchés par les bibliophiles et ils sont généralement rares, du moins pour la plus grande partie. Nous sommes heureux d'établir le Service de Librairie du Terroir qui donnera, croyons-nous pleine satisfaction. Grâce à ce service, nous croyons être en mesure de remplir toute commande de livres canadiens, anciens et nouveaux, qu'on voudra bien nous faire parvenir, et cela au plus bas prix de livre canadien. Nous publions une cinquième liste des livres canadiens dont nous pourrons disposer; elle sera suivie d'autres listes à l'infini. Nous ajoutons les prix de ces volumes. L'on peut même nous commander les livres qui n'apparaissent pas actuellement sur nos listes:

CINQUÈME LISTE

GOUIN, SIR LOMER.—Discours prononcé à l'Assemblée législative le 23 janvier 1918.—La confédération canadienne.	0.50
ANNUAIRES Institut Canadien de Québec (série complète 1 à 13).	8.00
MAHEUX, GEORGES.—Les noms populaires de nos insectes.	0.75
GEOFFRION, L.-P.—Notre vocabulaire parlementaire.	0.75
LAURIER, W.—Discours sur le libéralisme politique Q. 1877.	0.60
CHAPLEAU, HON.—Discours sur l'exécution de Louis Riel.	0.50
MERCIER, HONORÉ.—Discours 7 mai 1886 sur la question Riel.	0.75
CONFÉRENCES publiques à l'Université Laval 1900-1901.	1.00
CONFÉRENCES publiques à l'Université Laval 1901-1902.	1.20
DIONNE, N.-E.—Le parler populaire des Canadiens français.	3.00
DIONNE, N.-E.—Origine des familles canadiennes.	3.00
EVANTUREL.—Souvenirs historiques. Les deux cochers de Québec. Q. 1886.	2.50
Canada and its Provinces (édité à \$103.00) 23 volumes reliés.	65.00
MANDEMENTS DES EVEQUES.—3 premiers volumes reliés (très propres)	12.00
Numéros de revues en livraisons pour compléter des collections.	
Revue Canadienne.—Soirées canadiennes.—Nouvelles canadiennes Canada-français (ancien et nouveau).—Nouvelles de France.—Bulletin de Recherches Historiques.—Bulletin du Parler Français.—Echo du cabinet de lecture paroissial.—Le Terroir.—La Musique.—Revue franco-américaine.—Le Journal de Françoise.—L'Enseignement Primaire, etc.	

C.-W. Lindsay, Limitée

L'une des plus importantes maisons du genre en Amérique, dix grands magasins au CANADA, Pianos, Phonographes et Orgues. Système de ventes à un seul PRIX; conditions de paiement très faciles si désiré. Il est de votre intérêt de connaître la haute qualité de nos instruments avant de donner votre commande. Votre visite est respectueusement sollicitée.

201-203 RUE ST-JEAN, :: :: :: QUEBEC
LOUIS GIRARD, Gérant.

“Veux-tu manger du pain é.....”.

Librairie LANGLAIS, Limitée

Libraires, Editeurs, Importateurs

On trouvera à cette importante librairie un assortiment complet de
Librairie et Papeterie, Articles de Bureau

SPECIALITE : Mobilier scolaire, Livres de Prix, de
Prières, Articles religieux, Pièces de Théâtre

— Demandez nos Catalogues —

177 rue St-Joseph - - Québec

“Qui trop embrasse”.

Belleau, Auger & Turgeon, Ltée

AGENTS D'ASSURANCES

72 RUE ST-PIERRE, :: :: QUEBEC

Tél. 5460-5461.

“Ce ne sont pas les grandes choses qui sont belles, ce sont.....”.

FUMEZ LE TABAC

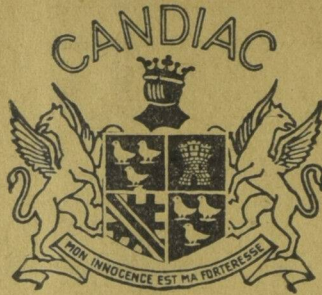
ROSE QUESNEL

DOUX ET NATUREL

Il est garanti pur et exempt de toute sophistication et de “mouillade”.

ROCK CITY TOBACCO CO., Ltd.

“Le fumier couvert d'or reste.....”.



Vous désirez des

CHOCOLATS?

Demandez les

CANDIAC

Ce sont les meilleurs

Notre devise, comme nos produits, se résume en
un seul mot:

EXCELLENCE

*Bonbons Candiac
(Canada) Limited*

“On ne prend pas la mouche avec.....”